

LE MAÎTRE DES FOUS

ou

Les exploits peu ordinaires de René Taupin

Cela fait bientôt six ans que j'occupe cette mansarde pourrie de 13 m² au toit pentu, ce qui me force à y entrer courbé, d'ailleurs je me suis tellement courbé dans la vie que j'en ai gardé le dos bombé, ce qui m'a fait surnommé par mes anciens collègues de travail mal intentionnés – j'ai été prof d'Anglais et d'Allemand – le cyphotique. Ici, j'ai tout juste l'espace nécessaire pour faire un plongeon quasi horizontal vers mon plumard au matelas éventré et recouvert d'une literie de récupération que je me suis procuré à l'œuvre de la Fourmi, un organisme pour nécessiteux.

Lorsque je veux atteindre ma table de travail que j'ai ramassée un soir dans la rue, je dois faire le même exercice si je veux poser mon postère sur la chaise dépenaillée frappée de claudication lorsque je la bouge.

J'ai écrit sur cette table-là deux méthodes pour apprendre facilement l'Anglais et l'Allemand, méthode que j'ai illustrée étant aussi doué pour le dessin. Mais comme j'ai peur qu'on me la chipe – n'ayant pas assez de sous pour la déposer afin de préserver mes droits – j'envoie de temps à autre à un éditeur, une ou deux pages photocopiées que j'ai paraphées en bas.

Les éditeurs ou directeurs de collection – ces parvenus de l'écriture – m'ont toujours, lorsqu'ils l'ont fait, répondu négativement avec des formules standards telles que : « Malgré les nombreux mérites de votre envoi... » – et cette réponse est soulignée ou imprimée en italique, parfois en gras, comme chargée d'une secrète et perverse dérision. Je sais comme le disais mon ami Arsène, lequel a beaucoup pratiqué les relations humaines en tant qu'imprésario de chanteurs pour la plupart à la voix inavouée – certains ont d'ailleurs réussis, notamment le bien connu John Amivdé que des mauvaises langues prétendaient qu'avant chaque tour de chant il se saupoudrait le gosier de poudre à cafards afin d'apporter un sel de souffrance à ses beuglements tarifés. Mais là je m'égare. Donc, mon ami Arsène me disait chaque fois que j'avais essuyé un refus – le mot « essuyé » convient bien car les crachats ça s'essuie aussi quand on le peut : « Tu sais René, il n'y a que les relations et le piston qui comptent. Regardes, Benaordure, il fait de la peinture écriture en se servant de mots creux, de phrases connes et sa cote ne cesse de grandir. Lui, il ne s'est pas fait tout seul, c'est le fric, la bêtise et le snobisme qui l'on fait, il aurait tort de ne pas en profiter ».

Il a raison cet Arsène ! Moi, je suis un peu dégoûté de tout cela, d'autant que j'ai connus dans le temps une écrivaine moche, conne, prétentieuse, une verrouillée du cœur mais pas du cul ayant ses entrées aux éditions Gallimatias comme je les appelle, qui a fait un tabac avec son roman d'amour à trois poils intitulé : « La madone des plumards ». Pauvre Nathalie Deltombe, c'est son nom je crois, et elle le porte bien.

Le dernier refus que j'ai reçu ce matin m'a démoralisé, d'autant qu'en plus je dois payer mon terme à mon proprio qui a roulé d'autres de mes prédécesseurs, entre autres, dans la farine et de malaxer leurs pauvres richesses et d'en faire de la pâte qu'il fera rentrer dans ses moules à tartes.

C'est un porc qui m'a avoué un jour souffrir d'hémorroïdes à force de porter son portefeuille dans les fesses. De plus, sa femme, une michetonneuse – chacune de ses fesses ferait le régal du plus glouton des cannibales – grasse et graisseuse, acariâtre, dominatrice, se plaint à qui veut, de ne pouvoir joindre les deux bouts. Pourtant vu la longueur plate de ses nichons cela lui serait facile, mais étant donné qu'elle ne fonctionne que sur sa moelle épinière elle n'y a jamais pensé. Bon, bref, où vais-je trouver les sous car ma pension est si maigre que j'en ai à chaque fois le cœur gros - pas le portefeuille. Je rigole !

12 Décembre

C'est aujourd'hui le douze que je dois régler mon loyer outrancier. La boutique des Gardon, c'est le nom de mon propriétaire, se trouve en bas de mon immeuble. Faut voir sa pâtisserie à ce Gardon : vitrines cossues de gâteaux, de fruits confits et de tant d'autres châtisseries. Parfois, son employée, une jeune aussi gentille que moche – mais ça ne fait rien car son cœur est beau – m'offre quelques gâteaux périmés derrière le dos de ses patrons. Maintenant, je les refuse systématiquement, arguant d'une sensibilité hépatique, depuis que j'ai failli crever en absorbant un vieux clafoutis qu'elle m'avait clandestinement refilé. Aussi, moi qui suis un gourmand, disons un gourmet – le mot est plus chic – je vais parfois acheter secrètement chez Serra, un ancien apprenti pâtissier de mon proprio Gardon et qui le déteste. Là, je n'ai pas besoin de me faire moine pour m'enfiler de ses excellentes religieuses qu'il me cède à moitié prix.

Serra, il m'aime bien car il a reconnu en mon indigence celle de son vieux père qu'il a dû placer dans une maison de retraite pas chère après s'être fait refilé par lui sa pâtisserie.

« Mon père était trop vieux pour faire des gâteaux et tenir commerce. Il mélangeait les ingrédients depuis son Parkinson ; la seule chose où il s'était amélioré à cause de son état, c'est qu'il sucrant bien les pâtes, un peu trop d'ailleurs ce qui augmentait sensiblement les factures de sucre. On l'aurait mieux vu dans une fabrique de confiture de fraises. Ah, si ma pauvre mère était encore là ! Mais elle aussi n'a pas oublié de mourir, comme tout le monde. Faudra d'ailleurs que je paye notre concession au cimetière avant la hausse ».

Bien que je fusse quelque peu choqué par le cynisme plus ou moins involontaire de Serra, je ne pouvais m'empêcher d'apprécier son humour inconséquent et surtout ses gâteaux. Bon, bref !

12 Décembre au soir

La neige s'est mise à tomber. Pour me protéger des bourrasques qui viennent cirer la ville de leurs souffles, j'ai pris mon chapeau le plus chaud. Il m'a été donné par un chapelier originaire de Laponie qui a eu l'idée de doubler certains de ses chapeaux de fourrure. J'ai eu le mien d'occasion parce qu'il était troué de part en part. Il paraîtrait que ces trous auraient été faits par la balle d'un anarchiste, car ce chapeau avait appartenu – d'après les dires de ce chapelier – à un ministre chargé de la bonne gestion des goulags qui sévissaient dans ces pays dits de « Liberté ».

Madame ma proprio, que j'ai d'ailleurs surnommée super-miches vu l'importance de son derche dont j'ai déjà parlé, est venue à ma rencontre pour le règlement de mon loyer. La distance physique qu'elle prend avec moi, sauf pour tendre la main et toucher mon fric, la moue de ses lèvres grossièrement ourlées, son regard de punaise enceinte au moment de sa capture et de son écrasement, me fait la soupçonner de discrimination à mon encontre. Je sais je suis mal habillé et avec mon air de chien battu qu'accentuent mes bajoues qui tombent, mon air de chien battu, ma moustache fanée, je n'honore pas de ma présence sa pâtisserie et salon de thé où des rombières aisées au ventre à étages – je n'exclus pas les maigres non plus – s'anéantissent de bien-être dans des gustations quasi religieuses où certains roquets participent.

J'avais pourtant enlevé mes pinces à vélo – car je dispose d'une telle machine – des bas de mon pantalon tout bossué aux genoux et que j'avais mis sous mon matelas pour le repasser et lui donner un aspect plus présentable. J'avais même mis ma veste officielle de réception, qui me sert lorsque je suis invité par mon ami Ragot, Poète et pique-assiette professionnel à des cocktails. On lui doit entre autres, bien sûr, d'avoir écrit le poème « Coït » qu'il aime bien servir à des réunions de bien pensants de la plume au style de bon ton, après avoir fait une razzia aux buffets en se servant de sa petite valochette pour y mettre son butin.

Ce poème, il l'avait écrit comme ça, peu après avoir failli se faire arquer par une énorme pute. Je ne l'ai pas oublié. Le voici :

La brute
En rut
Culbute
La pute

Sacré Ragot ! Il justifiait parfois son côté pique-assiette en arguant que la Muse devait le nourrir, lui ; le pauvre poète qui se faisait passer pour un critique d'art dont le seul et unique numéro auquel il avait collaboré en parlant de lui s'intitulait : « L'Amitié par la Plume », un titre qui pourrait paraître ambigu pour les mauvaises cervelles.

Comme je venais de régler mon excessif loyer à Madame Jeanne, celle-ci après avoir étouffé mon pognon dans son corsage, ce qui devait réchauffer son cœur de batracien me dit :

Elle - Vous vous chauffez toujours au mazout, Monsieur Taupin ?

Moi - Oui, pourquoi ?

Elle - Ça ne sent pas très bon le mazout, vos habits sont tout imprégnés par cette odeur.

Moi - Je n'ai que ça pour me chauffer, Madame Gardon.

J'ai dit ça calmement en appuyant bien sur mes paroles.

Calmement, oui, car j'avais une irrésistible envie de la tuer, de la tronçonner. Je dus faire un effort sur moi-même pour ne pas lui sauter à la gorge et serrer très fort ses trois mentons.

Elle - Vous savez que Monsieur Vanezzi, votre voisin, s'est plaint que vous empestiez tout le couloir !

Un serveur intervint pour lui parler d'un encaissement à faire. Cette diversion m'aida à reprendre mon sang-froid. Mon regard tomba alors sur les doigts boudinés de ma proprio que rehaussaient dans leurs laideurs, deux grosses bagues pourvues de deux gros grenats, de véritables hémorroïdes de joaillier malade du fondement.

Elle - Vous savez, Monsieur Taupin, mon locataire n'apprécie pas du tout de vivre dans de tels relets, surtout qu'avec ce froid, le fait d'être obligé d'aérer sa garçonnière, c'est risqué vu son âge, ajouta-t-elle.

Une garçonnière ! Elle avait osé appeler ce bout de piaule une garçonnière.

Moi - Ce Vanezzi n'est pas si vieux que ça, Madame Gardon, d'autant que souvent il se balade tout nu dans le couloir, oui, à poil avec ses grosses galoches de cheval et ça fait du boucan. Vous croyez, Madame Gardon, que cela m'est agréable de supporter la vue de ses couilles de fin de saison !

Elle - Monsieur Taupin, surveillez votre langage ! Monsieur Vanezzi est un homme respectable ; c'est un ancien chauffeur de taxi, il a même transporté Monsieur Borgniolle, notre ex-ministre des

ajustements sociaux, c'est vous dire ! Et puis, il paie toujours son loyer avec ponctuation, pardon, avec ponctualité.

Moi - Monsieur Vanezzi, dites-vous ! Moi je l'appelle la Carogne ! Vous direz à ce monsieur, chère Madame Gardon, qu'il n'a qu'à mettre un masque à gaz si ça le gêne tellement. Et lorsqu'il se ballade à poil dans le couloir, l'été, ça ne le gêne pas d'exhiber ses glaouis devant votre nouvelle et charmante jeune locataire anglaise et de péter en plus pour la narguer. Elle m'a d'ailleurs fait part de son embarras vis-à-vis de ce vieux satyre.

Madame Gardon parut si offusquée par mes propos que le bloc de sa face se figea d'un coup. Ses yeux en boutons de bottines semblèrent s'arrondir davantage tandis que sa bouche d'où ne sortait aucun mot prit la tournure d'un cul de poule. Elle était confite d'indignation.

Heureusement que son mari n'était pas là. Heureusement pour lui plus que pour moi, même s'il m'avait viré de la turne, je me sentais fort de mon bon droit, quitte à le regretter après.

Moi - Allez lui dire tout ça, à ce fumier de Vanezzi, Madame Gardon et je vous en serai reconnaissant ! Ajouté-je.

Elle - Monsieur Taupin (elle avait repris sa respiration) bien que Monsieur Vanezzi soit des nôtres (ah la belle comparaison humanitaire !), je préférerais que vous lui fassiez vos commissions vous-mêmes ! Je sais qu'entre vous c'est la guerre, mais j'aimerais qu'à votre rencontre, on ne soit pas obligé, mon mari et moi, de prendre des mesures qui vous seraient défavorables d'autant qu'on vous a loué cette chambre par pure charité (ah, la brave dame !). Vous n'avez qu'à nous signaler quand Monsieur Vanezzi ose se promener dans le plus simple appareil, ce qu'il nie, alors on prendra des mesures nécessaires.

Mais je ne crois pas à vos mensonges, Monsieur Vanezzi, je vous le répète est un homme respectable.

Moi - Il est respectable parce qu'il a accepté sans rechigner que vous lui ayez doublé son loyer ! C'est un exhibitionniste ; votre étudiante anglaise pourrait en témoigner !

Elle - Je lui ai déjà demandé ; elle dit n'avoir rien vu de répréhensif dans le comportement de Monsieur Vanezzi.

Moi - C'est parce qu'elle a peur de lui !

Elle - C'est une personne bien éduquée et courageuse avec ça. Une étudiante sérieuse, alors je ne vois pas pourquoi elle aurait peur de lui d'autant qu'il est très poli avec elle lorsqu'il la croise !

Devant tant de mauvaise foi, je me mis à voir rouge.

Moi - Vous avez vu ses couilles de fin de saison ! Il s'est même fait tailler les poils de son pubis en une moustache carrée, ça ne vous rappelle rien, Madame Gardon ?

Elle - Monsieur Taupin ça suffit ! Un mot de plus et vous êtes congédié !

A ce moment-là entra son mari. Avec sa gueule laminée, ses petits yeux de rat tombant sur sa face en virgules merdeuses que soulignaient de gros sourcils semblables à des chenilles hérissées de poils noirs, son nez camus et ses grosses dents de cheval toutes jaunes, on pourrait se demander à quoi a pensé le Créateur lorsqu'il l'a fabriqué.

Il était de plus aussi maigre que sa femme était grasse. Moi, je lui aurais donné, si elle avait figuré à une foire aux bestiaux, le premier prix de race porcine. Dans le lit, elle devait, s'ils pratiquaient encore

l'accouplement, l'envelopper telle une pieuvre avec sa proie et le malaxer comme on le ferait d'une quenelle.

Il me tendit une main faussement joviale. J'avais l'impression de serrer celle d'un squelette tandis que sa femme s'en retournait à son tiroir-caisse, pleine de mauvaise humeur.

Lui - Ça ne va pas, Monsieur Taupin ? me demanda-t-il, après avoir jeté un coup d'œil à sa femme qui ne se départissait pas de son air rogue.

Moi - Ça va, ça va, Monsieur Gardon. Je viens justement de payer mon terme à votre femme.

Lui - C'est bien, Monsieur Taupin. Mais trouvez un autre poêle que celui que vous avez, il est défectueux et dangereux pour vous et puis il sent.

Vous n'avez qu'à m'en payer un autre, avais-je envie de lui dire. Mais je savais que je risquais ma piaule, une fois de plus et je dus m'efforcer de la fermer.

Lui - Une fuite, une toute petite fuite et vous vous réveiller mort, Monsieur Taupin ! S'esclaffa le père Gardon.

Puis, il ajouta : - Et ce ne serait pas bon pour la réputation de notre maison !

Comme je franchissais le seuil de sa pâtisserie, il poursuivit :

Lui - Ah j'oubliais ! Oui, je suis au courant de votre problème avec Monsieur Vanezzi. C'est un lointain cousin à moi. Il a fait la guerre. Ce n'est pas très beau de vous disputer avec lui et surtout de dire des choses qui ne sont pas vraies. Je les ai vérifiées. Tachez de vous arranger entre hommes de bonne volonté, cela pourrait altérer nos rapports !

C'était encore de ma faute, comme d'habitude. J'ai entendu dire qu'il valait mieux choisir un responsable que d'avoir à le chercher. D'autre part, je soupçonnais que ce salaud de Vanezzi n'était pas si pauvre que ça, qu'il était avare et qu'il cachait quelque part un magot important, fruit de ses exactions passées lors de ces années troubles de guerre où quelqu'un qui l'avait bien connu l'accusait de lui avoir extorqué des fonds et aussi de pratiquer le sale boulot de délateur. Et ça, le Gardon devait le savoir, d'autant que parfois il l'invitait au bistrot pour le faire boire plus que de coutume afin qu'il dise peut-être où il planquait son pognon.

Un jour, je l'avais vu, cette Carogne, rentrer en vacillant dans sa turne où il devait se planquer d'éventuels ennemis, tout en maugréant : « Du pognon, du pognon, j'en ai plus que le Gardon, mais je préfère crever que d'entamer mon capital. Ouais, ouais, j'ai un magot caché, bien caché et personne, même pas lui, ne le trouvera ».

En cette période j'étais assez déprimé. Ma vie n'avait pas été drôle. J'avais fait de la tôle, cinq ans, pour collaboration avec l'occupant, alors que je n'avais été que son interprète et traducteur. Fallait bien vivre ! Cinq longues années en Centrale ; ça vous marque un homme, et suis-je encore un homme ?

Suis-je plus quelque chose que quelqu'un dans cette société de merde où l'on vous force à bouffer des haricots mais où on vous empêche de péter ?

En passant devant un kiosque à journaux, il y avait reproduit en première page de la couverture d'un magazine, la photo de l'ex-dictateur Adolphe Thriller, mort dans son lit et qui s'était affronté par des abrutis interposés, que l'on appelle des soldats, avec un autre dictateur plus lointain Joseph Spetaline dit le Phare des peuples. Tous deux collectionnaient les camps comme on collectionne des timbres postes qu'ils oblitéraient du cachet de la souffrance et de la mort. Pourtant cet Adolphe Thriller me fascinait, à

l'époque, je ne savais pas ce qu'il allait faire de terrible – je ne voyais qu'un type qui mettrait de l'ordre dans un monde partant à vau-l'eau et son pays l'était aussi.

Mais ce qui me fascinait chez lui, c'était ses yeux d'un bleu profond au regard si pénétrant, si fascinant : un regard de l'ailleurs, ainsi que sa voix rauque aux inflexions quasi hystérique qui résonnait longtemps en soi bien après. Il semblait être habité par son pays, comme si celui-ci était sa déesse, et puis, il en avait après l'autre dictateur aux moustaches en croc de boucher. Vrai, je me suis laissé avoir dans toute cette histoire. Se faire avoir ainsi, n'est-ce pas le lot des petites gens tels que moi !